

**Recueil de textes des Auteurs Français. Corneille. Racine. Molière. La Fontaine. Boileau. Fénelon. Mme de Sévigné. Voltaire. Bossuet. La Bruyère. Pascal. Mme de Maintenon. Buffon. A. Chénier. Montaigne. J.-J. Rousseau. Chateaubriand. Lamartine. A. de Vigny. A. de Musset. V. Hugo. Thiers. Michelet.**

**ATTENTION** : CETTE COLLECTION EST TEMPORAIREMENT INDISPONIBLE À LA CONSULTATION. MERCI DE VOTRE COMPRÉHENSION

**Numéro d'inventaire** : 1977.01699

**Auteur(s)** : Louis Mainard

**Type de document** : livre scolaire

**Éditeur** : Lecène (H.) et Oudin (H.) Editeurs (17 rue Bonaparte Paris)

**Mention d'édition** : 2ème édition

**Imprimeur** : Oudin

**Période de création** : 4e quart 19e siècle

**Date de création** : 1888

**Collection** : Préparation au brevet supérieur

**Description** : Livre relié. Dos noir. Couv. cartonnée rigide marron.

**Mesures** : hauteur : 183 mm ; largeur : 111 mm

**Notes** : Auteurs prescrits par le nouveau programme du 22 juillet 1887. Cet ouvrage contient à la suite de chacun des textes des devoirs écrits développés, des plans et des questions orales. Coll. "Préparation au brevet supérieur", partie littéraire par MM. Faguet et Mainard.

**Mots-clés** : Littérature française

Anthologies et éditions classiques

**Filière** : Post-élémentaire

**Niveau** : Post-élémentaire

**Autres descriptions** : Langue : Français

Nombre de pages : 1527

Commentaire pagination : VII + 1520

Sommaire : Avant-propos Table des matières

PRÉPARATION AU BREVET SUPÉRIEUR

PARTIE LITTÉRAIRE

PAR

MM. FAGUET ET MAINARD

RECUEIL DE TEXTES

DES

AUTEURS FRANÇAIS

PRESCRITS PAR LE NOUVEAU PROGRAMME  
DU 22 JUILLET 1887

PAR

LOUIS MAINARD

*Professeur à l'École Normale primaire de la Seine, à l'École Monge  
et au Collège Chaptal, licencié ès-lettres.*

CORNEILLE — RACINE — MOLIÈRE — LA FONTAINE —  
BOILEAU — FÉNELON — M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ — VOLTAIRE  
— BOSSUET — LA BRUYÈRE — PASCAL — M<sup>me</sup> DE  
MAINTENON — BUFFON — A. CHÉNIER — MONTAIGNE  
— J.-J. ROUSSEAU — CHATEAUBRIAND — LAMARTINE  
— A. DE VIGNY — A. DE MUSSET — V. HUGO —  
THIERS — MICHELET

Cet ouvrage contient à la suite de chacun des textes  
des devoirs écrits développés  
des plans et des questions orales.

—  
DEUXIÈME ÉDITION  
—

PARIS

H. LECÈNE ET H. OUDIN, ÉDITEURS

17, RUE BONAPARTE, 17

—  
1888



ACTEURS.

ALCESTE, amant de Céliène (1).  
PHILINTE, ami d'Alceste.  
ORONTE, amant de Céliène.  
CELIÈNE, amante d'Alceste.  
ÉLIANTE, cousine de Céliène.  
ARSINOË, amie de Céliène.  
ACASTE, }  
CLITANDRE, } marquis.  
BASQUE, valet de Céliène.  
UN GARDE de la Maréchaussée de France,  
DU BOIS, valet d'Alceste.

La scène est à Paris (2).

(1) Le rôle d'Alceste fut joué par Molière lui-même ; celui de Céliène par Mlle Molière, c'est-à-dire Armande Béjart, femme de Molière.  
(2) Dans la maison de Céliène.

LE MISANTHROPE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE.  
Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?  
ALCESTE, assis.  
Laissez-moi, je vous prie.  
PHILINTE.  
Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie...  
ALCESTE.  
Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.  
PHILINTE.  
Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.  
ALCESTE.  
Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.  
PHILINTE.  
Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,  
Et, quoique amis enfin, je suis tout des premiers.  
ALCESTE, se levant brusquement.  
Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.  
J'ai fait jusques ici profession de l'être ;  
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,  
Je vous déclare net que je ne le suis plus,  
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.  
PHILINTE.  
Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?  
ALCESTE.  
Allez, vous devriez mourir de pure honte ;  
Une telle action ne saurait s'excuser,  
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.  
Je vous vois accabler un homme de caresses,  
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;

De protestations, d'offres, et de serments  
Vous chargez la fureur de vos embrassements ;  
Et, quand je vous demande après quel est cet homme,  
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme ;  
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,  
Et vous me le traitez, à moi d'indifférent.  
Morbieu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,  
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son âme ;  
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,  
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;  
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable  
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,  
Et ne me pendre pas pour cela, s'il vous plait.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

PHILINTE.

Mais sérieusement que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur  
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,  
Il faut bien le payer de la même monnaie,  
Répondre comme on peut à ses empressements,  
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode  
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;  
Et je ne hais rien tant que les contorsions  
De tous ces grands faiseurs de protestations,  
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,  
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,  
Qui de civilités avec tous font combat,  
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.  
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,  
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,  
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,  
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant ?  
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située  
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,  
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,  
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :  
Sur quelque préférence une estime se fonde,  
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.

Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,  
Morbieu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens :  
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance  
Qui ne fait de mérite aucune différence ;  
Je veux qu'on me distingue, et pour le trancher net,  
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende  
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié  
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.  
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre  
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,  
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments  
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise  
Deviendrait ridicule, et serait peu permise ;  
Et parfois, n'en déplaît à votre austère honneur,  
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.  
Serait-il à propos, et de la bienséance,  
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense ?  
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,  
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi ? vous iriez dire à la vieille Émilie  
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,  
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun ;  
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse  
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race ?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point ;  
Et je vais n'épargner personne sur ce point.  
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville  
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile ; 5\*